

Maurice VALENTIN

NOUVELLES TUNISIENNES

Dessins d'Henriette TOMMY MARTIN



16° L 533
146
(14)

LES FRANÇAIS D'AILLEURS

L

92

1427627.

Maurice VALENTIN

NOUVELLES TUNISIENNES

Dessins d'Henriette TOMMY MARTIN

160 L³³
146
(14)

LES FRANÇAIS D'AILLEURS

DL-04 061992-16595

NOUVELLES TUNISIENNES

Dessins d'Henriette TOMMY MARTIN

LES FRANÇAIS D'AILLEURS

20/10
1992
(1-1)

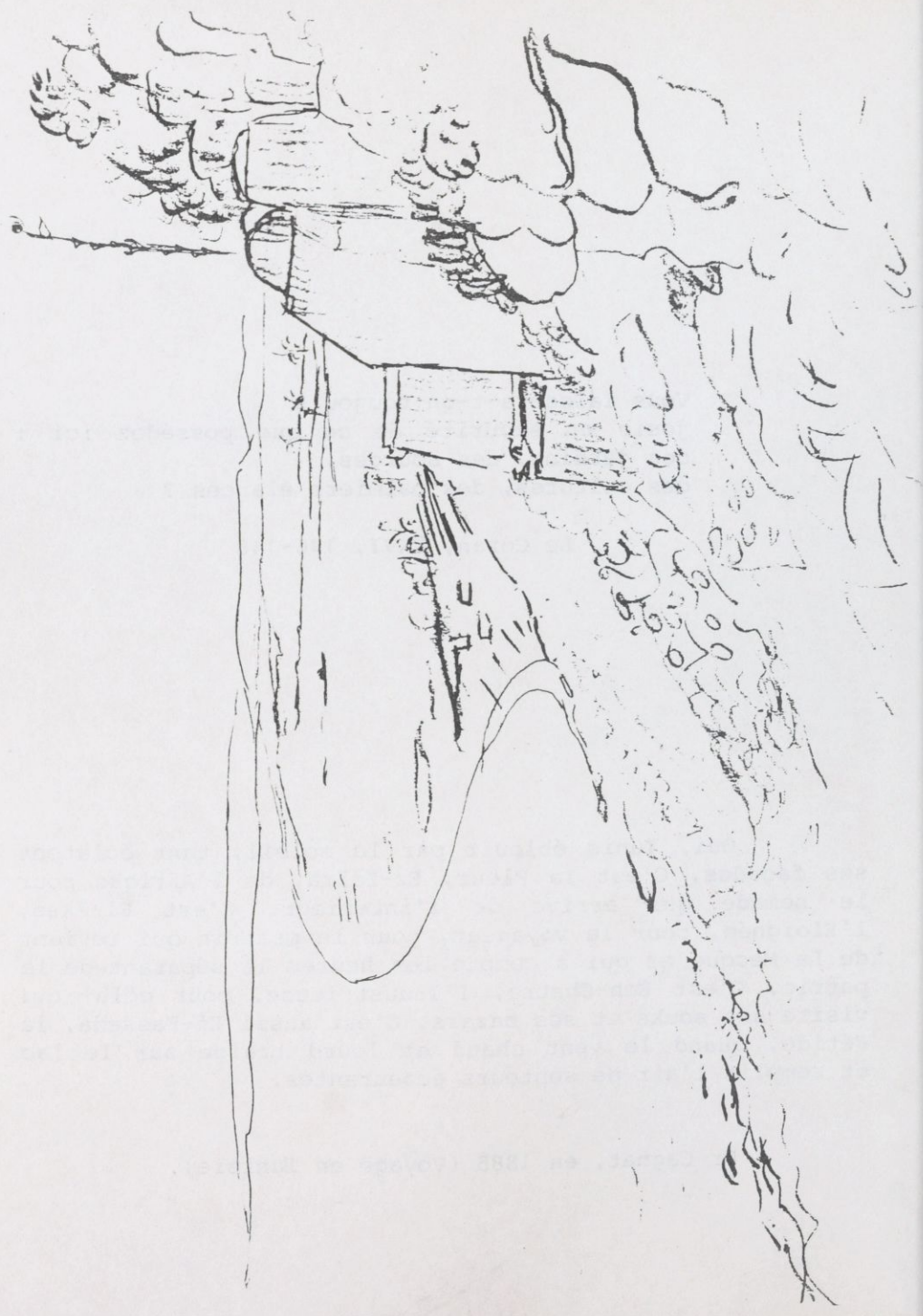
Vous laissera-t-on toujours
jouir en sécurité de ce que possédez ici :
des jardins, des sources,
des cultures, des palmiers élancés ?

Le Coran, XXVI, 146-148

Oui, Tunis éblouit par le soleil, tant éclatent ses façades. C'est la Fleur, Ez-Zaïra, de l'Afrique pour le nomade qui arrive de l'intérieur. C'est El-Aksa, l'Eloignée, pour le voyageur, pour le pèlerin qui revient de La Mecque et qui a compté les heures le séparant de la patrie. C'est Ech-Chatra, l'Industrieuse, pour celui qui visite ses souks et ses bazars. C'est aussi Ef-Fasseda, la Fétide, quand le vent chaud et lourd traîne sur le lac et remplit l'air de senteurs écoeurantes.

Dr Cagnat, en 1885 (Voyage en Tunisie).





AVANT-PROPOS

Je fais souvent le même rêve. Sur un paquebot, la mer de tous côtés. Personne ne semble connaître notre destination, mais cela m'est égal. Il y a tout à coup comme un mouvement de foule parmi les passagers ; des enfants courent en criant : "La terre ! On voit les côtes !" C'est vrai. A l'horizon brumeux on distingue de vagues collines.

Nous approchons très vite et les détails de la côte se précisent peu à peu. Je n'y trouve aucun intérêt. Que m'importent ces pays inconnus où de toute façon je me sentirai en exil ! Je me force pour jeter un oeil indifférent sur le paysage qui se déroule. Et soudain, je ressens un coup au coeur car il me semble reconnaître la pointe de La Marsa, le profil de Sidi Bou Saïd. Mon Dieu ! Serait-il possible ? Je reste là, agrippé à ce paysage que mes yeux rongent avec avidité, déchiré par un doute lancinant. Comment être sûr ?

Enfin, de l'autre côté du bateau, je reconnais, se détachant sur le ciel, la découpe inimitable du Bou Kornine (1). Tunis ! C'est donc à Tunis que nous arrivons ! Nous voilà tout près maintenant. Des autos roulent sur la jetée, klaxonnant pour nous escorter. Je vois déjà la foule massée sur le quai. Des bras s'agitent. Si quelqu'un était venu m'attendre, je distinguerais ses traits. Des cris fusent, des mots arabes que je croyais avoir oubliés. Tunis ! Je retourne à Tunis ! Pénétré d'une joie intense, d'un bonheur profond, je me mets à trembler. Une douce brise tiède sèche à mesure sur mes joues les larmes que je ne peux retenir.

* *

*

Tunis ! Y retournerai-je un jour et en quelles circonstances ? Le rêve que je viens de raconter se réalisera-t-il ? Faut-il même le souhaiter ?

On trouve encore quelques Français en Tunisie ; en nombre extrêmement réduit par rapport aux années glorieuses du Protectorat ; dans un esprit et avec un statut social complètement différents. Je suis passé moi-même de citoyen à part entière à coopérant étranger avant de quitter définitivement ce pays. Le départ des Français de Tunisie s'est effectué en plusieurs vagues pendant que d'autres Français, de moins en moins nombreux, arrivaient. Il n'y a pas eu de coupure nette comme celle qui a fait disparaître la colonie italienne en quelques mois, si brutalement que Adrien Salmieri a intitulé son remarquable récit de la vie des Italiens de Tunisie "Chronique des Morts" (1). Le souvenir des Français de Tunisie meurt aussi, à la cadence où meurent ceux qui en furent la chaîne et la trame. C'est la vie, c'est l'histoire, me gardant bien de mettre une majuscule à ces mots qui se veulent sans prétention.

Certains chercheront peut-être dans ce livre une justification. Mais de quoi se justifier ? Je raconte simplement ce que nous étions, comment nous vivions. Rien de plus. Surtout ne pas laisser percer la moindre mauvaise conscience. Si vous voulez éviter le piège d'une prétendue culpabilité collective, lisez Toinou, l'admirable roman d'Antoine Sylvère (2). C'est l'histoire de l'enfance affreusement malheureuse d'un petit auvergnat vers 1900. On y voit l'âpreté de la condition ouvrière de cette époque, entretenue par les agissements odieux de certains personnages. Ce n'est pas tellement loin. Faudrait-il pour autant que les habitants de Clermont-Ferrand aient honte aujourd'hui de leurs grand-parents ? L'histoire coule dans un seul sens et c'est pourquoi il ne faut pas porter sur les Français qui vivaient en Tunisie en 1935 un jugement dicté par les idées qui ont cours aujourd'hui. C'est trop facile, trop injuste. Il y a des modes, des théories qui **datent** parce qu'elles sont anciennes, en amont de nos goûts actuels. Sachons reconnaître qu'il y a de même des jugements qui **datent** parce qu'ils sont en aval de la mentalité de l'époque considérée.

Aux hommes et aux femmes plus lucides qui ont eu le courage de leurs idées jusqu'à se couper de leur communauté, je suis prêt à rendre hommage. Mais il ne faut pas pour autant nous accabler, nous les autres, tous les autres. Disons pour simplifier que tous les yeux ne se sont pas dessillés le même jour.

Ce serait une malhonnêteté intellectuelle de laisser croire à nos enfants que nous, leurs parents, devrions avoir mauvaise conscience parce que nous sommes nés en Tunisie, que nous y avons vécu et travaillé.

* *
*

Ce n'est donc pas le fantôme d'une fausse culpabilité qui m'a gêné dans la rédaction de ces récits. Pas plus que l'arrogance dans l'autre sens. Les difficultés rencontrées sont d'ordre tout à fait différent et inattendu : phonétiques et linguistiques.

La transcription de l'arabe en caractères latins est un problème quasi insoluble. Il existe, bien sûr, un système phonétique international adapté à l'arabe classique. Si je l'avais utilisé ici, seuls les spécialistes auraient pu en profiter et mes pauvres lecteurs se seraient sentis encore plus perdus que lorsqu'ils tombent par hasard sur des noms arabes transcrits à l'intention des anglophones et qu'il leur faut deviner que **Basheer**, c'est notre **Béehir** ou bien **Nooreddin** notre **Noureddine** !

J'ai essayé de transcrire l'arabe tunisien de façon naturelle pour un francophone. Et j'ai écrit ce que j'entendais, même si aujourd'hui je sais que trop souvent j'entendais mal et prononçais plus mal encore. Dans cette transcription naturelle, il n'y a aucune difficulté pour les consonnes B D F J K L M N S T Z Ch R (roulé) équivalents exacts de

ش ز ت س ن م ل ك ج ف د ب

Mais certaines consonnes arabes n'ont pas leurs correspondantes en caractères latins et pour trois ou quatre d'entre elles, il existe des transcriptions historiques, classiques, auxquelles je n'ai pas voulu toucher :

Kh = خ , la jota espagnole mais plus appuyée et malgré l'inconvénient de transcrire une seule lettre par deux ;

Gh = غ , le R parisien sonorisé, très grasseyé. Je préfère de beaucoup le Rh rencontré parfois au Maroc ; mais on ne peut plus aller contre certaines fautes de prononciation classiques, induites par ce Gh. Zaghouan se prononce Zagouan, de même que Baghdad est prononcé Bagdad, la même erreur dans ces deux exemples. Mais j'ai écrit Rhodoua (demain) et non Ghodoua pour éviter justement une prononciation fautive analogue à celle qui s'est installée en Algérie (mais non en Tunisie, heureusement) où l'on entend trop souvent Séguir au lieu de Séghir pour désigner la fête de la fin du Ramadan, l'Aïd el Seghir ;

Q non suivi de U pour la lettre ق (Qaf). C'est tellement simple qu'il faut en profiter, sans compter le plaisir de "la bouche pleine de ses Qaf retentissants" relevé par Taha Hussein (1). Cette utilisation du Q sans u est de plus en plus fréquente. On la voit maintenant dans le nom de pays **Iraq** remplacer l'orthographe ancienne mais fautive de **Irak**. Mais je dois à la vérité d'avouer que dans mon enfance j'entendais et prononçais le Qaf comme un G, par exemple dans "gued-gued" pour dire "bien droit" et ma mère allait faire certains achats dans ce qu'elle appelait les **souks** et non les **souqs**.

Avec d'autres consonnes, j'ai fait pour le mieux, ou plutôt pour le moins mal. J'ai refusé les lettres soulignées pointées, en caractère gras ou en majuscule au milieu des mots, systèmes qui exigent une trop

grande attention. C'est ainsi que le même H m'a servi à transcrire indifféremment le ح et le ه . En fait, si j'entendais bien un H très marqué dans Mohammed, je n'entendais pas le H mourant de Mahboul (fou) ni de Hada (démonstratif).

Le ع (aïne), si particulier et que j'ai toujours bien perçu, j'en ai fait â. Cela a le mérite de la simplicité mais, et je le regrette, semble indiquer à tort qu'il s'agit d'un a prononcé de façon spéciale alors que la lettre aïne est bel et bien une consonne...

Quant aux emphatiques et même aux interdentes, n'espérez pas les trouver ici. Je ne les entendais pas et malgré mes efforts je les perçois très mal aujourd'hui. Donc pas de Sad (ص), ni de Dad (ض) pas non plus de ط, de ذ, ni de ث, que je n'arrive même pas à désigner d'un nom français.

Les voyelles arabes sont très simples en théorie. Il y en a trois, a, i et ou. Mais la pratique révèle vite plusieurs pièges. Le son a est en arabe intermédiaire entre a et è, et selon les circonstances cela se rapproche davantage de l'un ou de l'autre. Dans l'expression très courante "La bès" (ça va), c'est le même alif qui se prononce d'abord a puis è. Au fond, il vaudrait mieux franciser tout à fait et écrire "Labesse". Mais je n'ai pas osé aller jusque là.

Les anglophones ont l'avantage de prononcer ou la lettre u isolée. Les francophones, eux, sont obligés d'écrire ou et renoncent finalement à utiliser la lettre u, ce qui est une sorte de gaspillage. De plus les lettres ي (ya) et و (ouaou) sont tantôt les voyelles i et ou, tantôt les semi-consonnes y et w. C'est donc ainsi qu'il convient de les transcrire dans le deuxième cas.

N'oubliez pas non plus que les voyelles arabes ne sont jamais nasalisées et que les sons français an, on, in et un n'existent pas. Mais comme cela ne se devine pas, j'ai pris soin de faire suivre le n par un e et d'écrire "meskine" (pauvre) et non "meskin".

Ce système de transcription, il m'a bien fallu l'utiliser chaque fois que certains dialogues contenaient des mots et des expressions arabes. Et j'en arrive aux difficultés qui surgissent dans la rédaction des dialogues. Dans mes récits, les Français parlent évidemment en français et je me suis bien gardé de leur prêter un langage pied-noir, type Bab el Oued, qui, il faut le souligner, n'a que peu gagné la Tunisie à partir de Bône.

Mais lorsqu'un Tunisien parle français, son langage est commandé par son niveau social et son degré d'instruction. Même les plus évolués font quelques fautes, ce qu'on ne saurait leur reprocher. Les moins instruits, et à la limite les illettrés ayant tout de même accès à la langue française, accumulent les erreurs de syntaxe et les mauvaises prononciations. On pourrait, bien sûr, reproduire fidèlement leurs paroles, mais ce serait

courir le risque de n'être plus accessible à tous et de s'enfermer dans un exotisme ésotérique.

Reste le cas très intéressant des Tunisiens me parlant arabe à moi qui les comprends. Que faire de ces dialogues ? Transcrire l'arabe en caractères latins et donner la traduction en note ? Cela manquerait vraiment de spontanéité, alourdirait le texte. Traduire leur arabe en bon français ? Cela semble logique, mais tomberait à plat. Par exemple dans le récit intitulé "le triangle", Manoubia - qui ne sait pas un mot de français - nous quitte sur cette phrase : "Il a dit Soltane, mieux tu viens samedi matin". C'est le mot à mot d'une phrase tout à fait correcte en arabe. On y retrouve l'inversion du sujet et du verbe (il a dit Soltane), l'absence du verbe être (mieux et non c'est mieux), l'emploi de l'inaccompli (présent) à la place du futur ou du subjonctif qui n'existent pas en arabe parlé, ce qui entraîne la disparition de la préposition que (tu viens au lieu de que tu viennes). La traduction de cette phrase en français normal eût été : "Soltane te fait dire que ce serait mieux que tu viennes samedi matin". Absurdes, ces mots dans la bouche de Manoubia ! Après y avoir beaucoup réfléchi, j'ai compris que j'avais spontanément adopté la solution de faire parler Manoubia avec les mots et les constructions qu'une femme arabe de son milieu et de sa condition sociale emploierait si elle connaissait juste assez de français pour s'exprimer dans cette langue.

En somme, dans les rapports entre l'arabe et le français, il ne faut pas chercher dans mon texte d'exactitude linguistique, ni y voir une prétention de ma part à faire étalage de ce que je sais en arabe. Mon souci premier dans le langage rapporté a été de rester naturel et surtout fidèle à ce que j'entends dans ma tête et dans mon coeur dès que j'évoque le souvenir des mots ou des conversations.

Pour être tout à fait sincère, j'avoue une certaine complaisance à montrer mes connaissances en arabe. Mais ce n'est pas de la prétention. C'est simplement le fait que dès qu'on s'intéresse tant soit peu à cette langue (ou même à un dialecte comme le tunisien), on découvre tant de merveilles cachées jusque là qu'on a envie de les faire partager à d'autres et qu'on prend en horreur tout ce qui ressemble au sabir du style "macache bono".

J'en viens à l'emploi des majuscules. J'écris évidemment Français, Italiens, Tunisiens : mais arabes ou juifs sans majuscule. Ce ne sont pas des nationalités et je ne crois pas désobligeant d'opposer juif ou israélite à Israélien.

J'entendais dire dans ma toute petite enfance "les indigènes". Puis pour éviter une nuance péjorative, vraie ou supposée, on est passé peu à peu à "arabes". Dès les premiers sursauts vers l'indépendance de la Tunisie, certains se sont cru tenus de dire "les Tunisiens". Aujourd'hui "Tunisien", avec une majuscule évidemment, est employé très largement. Il y a là une évolution manifeste vers davantage de dignité.

Enfin, peut-on vraiment nier que dans les expressions "un arabe" ou "une femme arabe" ne se glisse pas un refus d'identification personnelle, forme atténuée - mais insidieuse - de racisme ?

Ne cherchez pas d'exactitude dans certains points de chronologie. Il y a des repères intangibles, la guerre, l'indépendance de la Tunisie. Mais le reste est souvent flou par rapport à ces dates. Tel compte à rebours me donnerait treize ans à une époque où j'en avais seize en réalité, ou l'inverse dans un autre récit. Cela a si peu d'importance. L'âge change chaque jour ; les souvenirs, eux, se cristallisent et brillent de mille feux immuables.

* *
*



14 JUILLET

Ma seule préoccupation, en ce matin du 14 juillet, était de savoir si je pouvais ou non me considérer en congé pour la journée. Devenu coopérant, je devais en principe suivre le régime des jours fériés de l'administration tunisienne qui m'employait. Et cette administration ne tenait évidemment pas à distinguer en quoi que ce soit la fête nationale française de tout autre jour ordinaire.

Ceux de mes amis dépendant de la Mission culturelle française chômaient ce jour-là sans discussion. De même, le dernier arrivé dans notre groupe et qui travaillait dans une organisation internationale suivait la règle des Nations-Unies : chacun chôme les jours fériés du pays d'accueil, plus sa propre fête nationale. Mais moi, je voyais arriver, menaçante, une situation insupportable : passer le 14 juillet enfermé dans mon bureau sinistre en compagnie de Monsieur Mansour (1), alors que notre bande avait prévu depuis longtemps une journée de plage et de pêche sous-marine.

Le service de l'Ambassade chargé des coopérants, assailli de questions sur le statut légal du 14 juillet, avait fait le mort. On disait même que, si la réception officielle dans les jardins de l'Ambassade avait été déplacée de midi à 18 heures, c'était pour permettre d'y assister sans avoir à solliciter une autorisation spéciale d'absence. Que faire ? Ce fut Monsieur Mansour qui sans s'en douter leva mes derniers scrupules. Il n'était pas sous mes ordres à proprement parler, mais se jugeait au dessous de moi dans l'échelle hiérarchique. Sentiment que j'essayais de contrebalancer par le **Monsieur** Mansour. Lui n'avait aucun doute : Il ne viendrait pas au bureau le 14 juillet car il était clair dans son esprit que je n'y serai pas non plus !

Toujours trop raisonnable, trop respectueux de l'ordre établi, je gardais une épine de mauvaise conscience fichée au travers de mes pensées pendant que je me préparais pour le rendez-vous avec ma bande d'amis : Place

Jeanne d'Arc, puis direction Kélibia. Célibataire parmi tous ces couples, je savais bien que je pouvais compter sur le pique-nique des autres, mais je tenais tout de même à ne pas arriver les mains vides et j'avais choisi d'acheter quelques pizzas passe-partout.

On en trouvait justement près de la place Jeanne d'Arc dans une petite boulangerie où je n'allais que rarement, mais assez souvent pour savoir qu'elle était tenue par une femme, une Française, énorme, obèse à vrai dire. Cette femme se déplaçait difficilement sur des jambes monstrueuses cachées par le comptoir, mais que j'avais aperçues un jour où elle reportait dans l'arrière-boutique une tourterelle échappée de sa cage.

Comme j'entrais, un gamin achevait de ramasser sa monnaie et se glissa dehors. Nous n'étions donc que tous les deux dans le magasin, cette femme et moi. Toujours préoccupé par le congé du 14 juillet, je ne compris pas tout de suite que sa lenteur à me servir était calculée. Elle avait pris une première pizza mais ne faisait pas le geste de prendre la suivante. Elle s'arrêta tout à fait et finit par soupirer : "Comme c'était beau le 14 juillet autrefois !" Un temps d'arrêt comme pour me jauger, puis : "Vous ne les avez peut-être pas connus, vous, Monsieur, les 14 juillet d'avant".

Je finis par comprendre où elle voulait en venir et je n'avais aucune envie, ah non !, d'écouter les plaintes et les regrets d'une attardée qui ne pourrait jamais - cela crevait les yeux - s'adapter à la situation nouvelle. Moi, au moins ... Une bouffée d'irritation me rappela que j'avais déjà assez de soucis avec le 14 juillet de cette année.

Mais elle ne pouvait lire dans mes pensées et m'avait au contraire jugé assez compréhensif car elle continuait : "Ah ! les 14 juillet d'autrefois ! Comme c'était beau ! Toute la journée, la joie et la fête ! Tout le monde ils chantaient, tout le monde ils étaient contents !"

Ai-je froncé les sourcils, trahi mon hostilité ? Elle s'enhardit : "Mais oui, Monsieur, croyez-moi, je sais ce que je dis. Mon père avait un café à Sousse, en plein centre. Le 14 juillet, on s'y préparait des semaines à l'avance : commander tout ce qu'il fallait, les boissons, les glaces ; engager les extras. Dès huit heures du matin, les gens venaient s'asseoir à la terrasse. Quand on commençait à entendre la musique militaire, on courait tous en criant : les voilà ! les voilà ! Et tout à coup, le défilé passait devant nous. Qu'ils étaient beaux les zou-zous (1) ! Tous bien alignés. Qu'ils étaient beaux avec leurs pantalons bleus et leurs chéchias rouges ! Et la musique reprenait, à nous casser la tête. Je sentais la grosse caisse comme si elle tapait dans mon ventre. Tout le monde applaudissait, applaudissait."

Je restais là debout devant elle, séparés par le comptoir où mes pizzas n'étaient pas encore empaquetées, ne sachant quoi dire, de plus en plus irrité et mécontent.

- Oui, Monsieur, vous ne pouvez pas savoir comment c'était. Quand le défilé était fini, tous les soldats revenaient en ville à notre café.

Plus une place à la terrasse, personne ne voulait se mettre à l'intérieur. Ils commandaient tous à la fois et les garçons n'arrivaient pas à les servir. Moi aussi, j'aidais. A la fin de la journée, j'avais un porte-monnaie plein de pièces, tout ce que les clients laissaient sur les tables. De l'anissette et du vin blanc, voilà ce qu'ils buvaient. Et aussi des panachés, vous savez, quand on mélange la bière et la limonade. De la boukha (1), quelquefois, mais ça, c'était les juifs, et on n'aimait pas trop !".

Comment l'arrêter ? Elle avait à peine commencé à me servir et repartait dans ses confidences. Les faisait-elle à moi ou à elle-même ?

- Et le bal, le soir, Monsieur ! La musique des zou-zous s'installait en haut, sur la terrasse d'une maison. Comme il faisait déjà nuit, on ne les voyait pas. Ils commençaient à jouer de beaux morceaux, des airs d'opéra. A la fin de chaque morceau, tout le monde applaudissait. Et tout à coup, d'une autre terrasse venait une autre musique. La foule faisait "Ah !" de surprise. "Qui c'est ? Vous savez qui c'est ?" les gens se demandaient entre eux. Moi, je courais entre les tables, on me donnait au passage une cuillère de glace, une gorgée de sirop. Des gens qui connaissaient mes parents me prenaient sur leur genoux. Et quand je n'en pouvais plus, c'est vers ma mère que je courais. Elle me portait dans les bras tout en continuant à surveiller les allées et venues des plateaux et des garçons. Je ne me réveillais que le lendemain matin dans mon petit lit. Comme un rêve, c'était, oui Monsieur, comme un rêve, les 14 juillet".

Elle finissait par s'embrouiller dans ses souvenirs, mélangeant les époques et les âges.

- Après la belle musique, les orchestres jouaient pour nous faire danser. Une valse d'abord, comme pour dire aux gens : allez ! Le bal commence. Choisissez vos cavalières ! Ah ! Je ne restais pas longtemps assise, Monsieur ! On était des centaines à faire la fête jusqu'au matin. On ne savait plus où était la rue, où finissait la terrasse du café. Ce n'est pas les autos qui nous gênaient, alors. Même avec des lieutenants, je dansais".

Elle baissait de plus en plus la tête sur le paquet qu'elle me préparait. Soudain, comme se jetant à l'eau, elle leva le visage, me regardant bien en face, et je vis sa figure ravagée par les larmes.

- Oh Monsieur ! Comment ne pas pleurer en pensant aux 14 juillet d'avant. Tout le monde était heureux ce jour là. Même eux-autres (2) ils étaient contents. Tandis qu'aujourd'hui, regardez-les !".

Un coup de menton en direction de la rue où passaient quelques arabes dépenaillés.

Comment expliquer ce qui s'est passé ? En un instant, ma violente irritation se dégonfla, laissant place à une émotion intense. Cette femme qui n'avait pas honte de pleurer devant moi me toucha au plus haut point. De ridicule et grotesque, voilà qu'elle était devenue digne de pitié, de commisération, ou plutôt de respect. Oh non !, je n'avais plus envie de me moquer. Sa sincérité m'aveuglait.

Elle continuait à travers ses larmes : "Et puis la guerre est arrivée,

plus rien n'a été pareil. Encore plus de soldats, mais on ne pensait plus à rigoler. Après la guerre, on aurait bien voulu recommencer comme avant, mais il y a eu les événements, les fellagas, la Main rouge (1). Et tout ça pour quoi ? Plus encore plus de misère, oui Monsieur. Vous croyez qu'ils sont plus heureux qu'avant ?".

Un gros soupir et de nouvelles larmes : "Peut-être que vous n'avez pas connu tout ça, Monsieur, les 14 juillet d'avant la guerre".

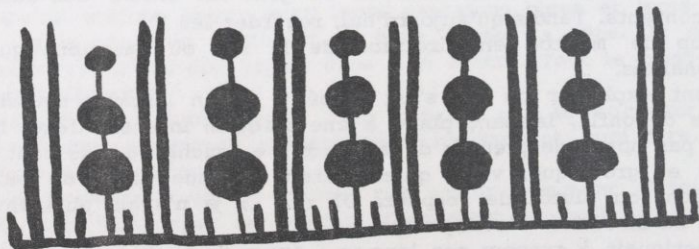
Que lui répondre ? Que j'étais né dans ce pays, que j'y avais vécu mon enfance, une partie de ma jeunesse. Mais que jamais, jamais, jusqu'à la guerre, je n'avais passé un 14 juillet en Tunisie. Dès la fin juin, c'était la fuite en France, la traversée en bateau, les vacances en Savoie, tout un enchaînement auquel nous ne voulions, ni ne pouvions échapper. Alors, les 14 juillet à Sousse, les terrasses de café envahies par les militaires...

Pourtant ce monde avait existé et par la même méritait le respect. Trop facile de ricaner. On pouvait imaginer tant de choses au sujet de cette femme : la mort des parents, une idylle qui n'avait pas abouti, ou le veuvage ; la vente du café, les dettes à payer, le repli sur ce dépôt de pain et de pâtisseries ... Et maintenant ? Jusqu'à quand pourra-t-elle tenir, sans autre issue que de s'accrocher à cette boutique impossible à vendre. Et même si elle en récupérerait la valeur, où aller ? S'accrocher, s'accrocher, malgré la concurrence tunisienne, la clientèle qui s'amenuise...

Me tendant mon paquet, elle ajouta : "Je vois bien que ça ne vous intéresse pas, que vous ne pouvez pas comprendre. Les gens comme vous ne peuvent pas comprendre". Et elle eut un faible sourire en essuyant ses larmes.

J'étais prêt à lui répondre qu'elle se trompait, que je me sentais affreusement privilégié à côté d'elle, que je pouvais comprendre, à défaut de le partager, son chagrin à propos des 14 juillet d'autrefois. Mais une silhouette obstruait la porte. Le visage de cette femme se ferma d'un seul coup. Déjà l'homme entrait, un Tunisien de toute évidence.

Elle me rendit la monnaie sans un mot. Dehors, la chaleur me surprit : les premières bouffées de sirocco.



LA PLAGE

Un pays chaud, la Tunisie ? Voire. Plus chaud que la France, bien sûr. En fait, il y a environ un mois de décalage entre la température à Lyon, par exemple, et à Tunis ; ce qui revient à supprimer deux mois d'hiver français (15 décembre-15 février) et à les transformer en deux mois d'été supplémentaires tunisiens. Donc la saison de plage ne commençait pas avant la fin mai. Et chaque fois que le pique-nique traditionnel du lundi de Pâques se passait au bord de la mer, les plus courageux d'entre nous (mais bien moins courageux que les touristes allemands ou scandinaves d'aujourd'hui) avaient du mal à se plonger dans l'eau glacée.

Quand je dis "nous" - et il en sera ainsi tout au long de ce récit - c'est pour désigner les enfants ; pas seulement mon jeune frère et moi en opposition à nos parents, mais toute la bande que nous formions, habitant la même banlieue sud de Tunis. Une dizaine de familles, une vingtaine d'enfants, Français de souche bien entendu, pas toujours les mêmes au gré des circonstances, avec tout ce que cela pouvait comporter de petites rivalités, de commérages même. Mais nous formions un groupe assez uni que je n'hésite pas à trouver exceptionnel, vu avec le recul des années.

Nous habitons tous Najira, à environ dix kilomètres de Tunis, et prenions chaque jour (quatre fois par jour !) le même petit train de la banlieue sud pour aller en classe. Najira ! Cela n'avait pas du tout la même consonance dans nos bouches françaises, l'accent tonique sur le a final, que prononcé par les arabes, le i plus accentué que le a et surtout le R délicieusement roulé, ce dont nous étions presque tous incapables. Les différences ne se limitaient pas à la prononciation. Najira comprenait trois parties distinctes bien que desservies toutes les trois par la même gare du train de banlieue. Il y avait le village sur la colline, village arabe où nous nous hasardions rarement, cramponnés à nos bicyclettes sans le lâcher un instant, tant on nous avait mis en garde contre les voleurs. C'est bien plus tard que j'ai découvert le charme et le doux pittoresque